



Chronique intempestive : fallait-il une telle catastrophe pour qu'on se réveille ?

Publié le 20/03/2020 à 10:07

[Henri Peña-Ruiz](#)

Philosophe et écrivain. Auteur de *Karl Marx penseur de l'écologie* (Seuil, 2018), de *Marx quand même* (Plon, 2012), *Entretien avec Marx* (Plon, 2012). Egalement auteur de nombreux essais sur la laïcité, dont un *Dictionnaire amoureux de la laïcité* (Plon, 2014), qui s'est vu décerner le Prix national de la laïcité 2014.



"On n'avait nul besoin de cette catastrophe pour prendre conscience de l'inhumanité paradoxale qui habite notre monde", argue Henri Peña-Ruiz.

La catastrophe sanitaire que nous traversons est source de révélations pour notre président. Une soudaine lucidité vient de l'éclairer : la santé doit rester accessible à tous sans distinction de fortune. Gratuite, elle ne doit donc pas dépendre des lois du marché. Ne peut-on en dire autant des autres biens de première nécessité, essentiels en ce qu'ils assurent à toute personne les conditions d'une vie digne ? L'instruction, la culture, l'accès à l'eau et à l'énergie, un logement décent. Ce ne sont pas des luxes dans un monde qui n'a jamais produit autant de richesses, ni autant d'inégalités dans leur répartition. Révélation encore. Mieux vaut tard que jamais. Le banquier-président ferait-il sa place à l'homme ? Peut-être. Mais l'intelligence du cœur n'est-elle pas faite pour anticiper ?

Encore faut-il pour cela que les pensées ne soient pas filles serviles d'intérêts particuliers. Ces derniers ont fondé plus de deux ans de politique néolibérale, dans le sillage de la fausse gauche et de la vraie droite. Apparemment bouleversé par la pandémie en cours et la situation du monde médical devant ce fléau, le président va-t-il jusqu'à remettre en question le mode de développement imposé par la mondialisation capitaliste ? Celle-ci a produit à bas bruit la maladie mortelle qui dévore l'environnement, mais aussi la cotisation sociale et la redistribution solidaire qu'elle permet. Aujourd'hui, elle se fait support d'une pandémie mondiale qui rend manifestes ses failles. Et les faiblesses d'une démocratie politique qui ne s'assortit d'aucun pouvoir réel du peuple sur l'économie.

Révéléateur

Ainsi la pandémie du coronavirus agit comme un révélateur, à la façon du réchauffement climatique, de la disparition de plus de la moitié des espèces, et des révoltes multiformes contre un système irresponsable. Obnubilé par les gains de productivité, qu'il ne veut pas partager, le capitalisme mondialisé externalise trois coûts majeurs : écologique, social et humain. Sa frénésie de profit le conduit à jouer la géographie contre l'histoire, en délocalisant les productions là où le coût du travail est le plus faible. En parallèle, un

rejet de toute dépense publique, sauf pour le sauver quand son aventurisme financier le met au bord du gouffre. D'où une pression à la baisse sur les dépenses de santé, pourtant vitales dans le sens fort du terme. Aucune réserve stratégique pour nos médicaments, produits pour l'essentiel en Inde et en Chine. Exit la souveraineté populaire en matière de politique de santé. En 15 ans de néo-libéralisme, de 2000 à 2015, les hôpitaux publics ont perdu 15% de leurs lits. Ils seront bientôt en difficulté extrême pour accueillir en urgence les cas graves d'infection virale. Va-t-on devoir choisir les personnes à sauver ? Telle est la barbarie en marche, racontée par des médecins italiens qui ne peuvent retenir leurs larmes. Tel est le passage à la limite de l'indifférence à la solidarité.

Une révélation en entraîne une autre : on ne peut se passer de services publics affranchis de la loi du marché. C'est pourtant l'Europe de Jean Monnet qui les a condamnés à la privatisation. C'est elle qui oblige tout directeur d'hôpital à ériger la loi du marché en boussole, et à se comporter en chef d'entreprise graduellement aveugle aux exigences propres de l'éthique médicale.

Le banquier-président ferait-il sa place à l'homme ? Peut-être. Mais l'intelligence du cœur n'est-elle pas faite pour anticiper ?

C'est elle encore qui conduit à détruire la solidarité intergénérationnelle des retraites pensées par le Conseil National de la Résistance en même temps que la Sécurité Sociale. Celle-ci consacre des cotisations proportionnelles aux revenus à des soins proportionnels à la restauration de la santé. Solidarité ! Que médecins et infirmières n'aient pas assez de masques pour prodiguer leurs soins est un scandale absolu.

Comme l'insuffisance des lits et des respirateurs. Pourquoi notre président est-il resté sourd à la longue révolte du monde hospitalier? Depuis des années, celles et ceux qui nous soignent sont en détresse. Monsieur le Président, la santé gratuite est incompatible avec les cadeaux aux plus fortunés ou aux exilés fiscaux. Elle implique des services publics qui fassent du social la fin essentielle et non un supplément d'âme. Seul des Etats-Nations souverains, délivrés de la dictature des marchés, peuvent leur fixer des limites pour que l'humain prime sur le fric. Cela n'empêche nullement l'internationalisme qui permet aux pays de s'entraider, comme l'ont fait la France pour la Chine puis la Chine pour l'Italie. Mais cela implique une politique fiscale de solidarité et de redistribution, qui refuse de tout aliéner au credo de la concurrence libre et non faussée.

"Ruptures nécessaires"

Monsieur le Président, vous ne cessez de mettre en avant l'Europe actuelle. Mais celle-ci réduit le social à un résidu facultatif de l'économique. A rebours de cette Europe mortifère, Victor Hugo, lui, rêvait des Etats-Unis d'Europe, qui feraient du mieux-disant social leur finalité commune. Avez-vous le courage, au moment des « ruptures nécessaires » que vous annoncez, de refonder l'économie sur l'écossocialisme, qui soude l'écologie à la justice sociale, et de donner sens à la souveraineté populaire que vous voulez réaffirmer? Ce sera le moment ou jamais.

Certains analystes constatent que la catastrophe en cours appelle un nouveau mode de développement. Mais on n'avait nul besoin de cette catastrophe pour prendre conscience de l'inhumanité paradoxale qui habite notre monde. Un monde insensé « *qui produit la richesse en créant la misère* » (Victor Hugo). Les souffrances des plus fragiles et leur mort multipliée nous serrent la gorge. Cessons d'être hypnotisés par les idoles irresponsables d'un monde absurde, qui consacre l'oubli des fins et du sens.